

phrase et bien d'autres éclairent les rapports intimes qu'entretient l'auteur des *Théophanies* avec l'architecture et la voie qu'il s'est choisi pour sa propre aventure littéraire qui fait de lui l'un des rares écrivains *novateurs* contemporains.

L'importance du livre est encore présente à travers tout un chapitre consacré aux exemplaires rares du Coran, provenant de l'époque mamelouke, conservés dans la Maison du Livre égyptien, qui traduisent en fonction de leurs qualités artistiques et de la beauté de leur calligraphie, l'état de la stabilité du pouvoir et l'épanouissement ou non des arts, etc. Les vestibules et entrées des mosquées sont l'occasion pour l'auteur de méditer sur la distinction entre monde extérieur et monde intérieur, entre le public et le privé, entre le mondain et le divin. Les arabesques et leur élément de base, *al-Muqarnas*, lui permettent de poursuivre sa grande réflexion sur le temps et sa perte irrémédiable : selon qu'elles se poursuivent à l'infini ou qu'elles se terminent de manière soudaine et brutale. « *Je marche lentement à la recherche d'un temps perdu* ». C'est en effet ce temps perdu qui est évoqué et lu à travers les divers lieux du Caire : le célèbre café al-Fichaoui devenu une pâle copie de ce qu'il avait été ; la demeure d'al-Sehimi, perle rare de l'architecture cairote, laissée à l'abandon par les responsables culturels de l'Etat ; le quartier où il a grandi, qui lui rappelle les ramadans de son enfance, les chants religieux, l'appel à la prière, l'esprit de solidarité qui régnait alors entre les habitants d'un même quartier et qui s'est perdu à cause des dimensions gigantesques atteintes par la ville. Et ce gigantisme, doublé d'une fausse modernité, en représente son point noir.

En effet, comme la majorité des grandes métropoles du tiers-monde – Mexico, New Delhi, Buenos-Aires ou Casablanca –, Le Caire semble être une ville à l'abandon, faite d'un bric-à-brac de styles singeant l'architecture européenne, sans la moindre perspective urbanistique, ni vision conciliant ses constructions avec son climat. C'est alors le seul moment où l'auteur s'emporte contre les

bureaucrates de la culture et ces architectes qui, méconnaissant les données climatiques et sociales, s'ingénient à édifier d'énormes tours en béton, comme s'il s'agissait d'une ville « des pays de la neige et du brouillard ».

La lecture du *Caire mamelouke* nous communique, en même temps que la profonde connaissance historique qui le nourrit, l'amour fervent que Ghitany voue à sa ville, nous remet en mémoire et nous permet de lire avec une acuité et une lumière nouvelles, les lieux et les personnages de son œuvre narrative qui se revêtent ainsi d'une aura imparable. Il a su capter avec une grande pénétration l'âme de la ville avec ses larmes et ses rires – origine de la chute de plus d'un roi –, sa patience et sa résistance.

— MOHAMED SAAD EDDINE EL-YAMANI

---

EDMOND AMRAN EL MALEH. *ABNER ABOUNOUR*. COÉDITION LA PENSÉE SAUVAGE, LE FENNEC.

### Le maître-conteur

Longtemps les écrits d'Edmond Amran El Maleh ont été considérés comme complexes, voire compliqués, par une critique littéraire paresseuse, aveugle à la nouveauté et à la recherche et incapable de classer son œuvre dans le panorama du roman maghrébin français, écrit sur mesure le regard fixé sur un lecteur friand d'exotisme, d'archaïsme et de clichés paternalistes post-coloniaux. Avec *Abner Abounour*, recueil de textes oscillant entre la fiction et la méditation, l'approche de cette œuvre semble facilitée : non que l'écrivain répondant aux sirènes médiatiques, aurait versé dans ces recettes qu'il n'a jamais cessé de décrier, mais en raison de la taille même des textes qui, au lieu de brasser les influences multiples, les lectures superposées, les recherches incessantes – comme c'était le cas dans son monumental et magnifique *Retour d'Abou al-Haki* –, semblent mettre le lecteur sur la voie et lui permettent de toucher de plus

près quelques-uns des thèmes qui animent cette œuvre. Ainsi voit-on passer tour à tour l'ombre de grands écrivains illustres, invoqués par El Maleh dans ses autres romans : Kafka ou Cortázar, Borges ou Faulkner. La première nouvelle, qui donne son titre au recueil, sans doute la plus belle de toute, nous communique un intolérable sentiment de perte, d'anéantissement lent et progressif, à partir de la description minutieuse et poignante de la maison d'Abner, cet absent-présent.

« *Comment recomposer la vie d'un homme, ce puzzle de papiers, de lettres, de photos jaunies, mangés par le temps, traces inquiètes, incertaines, en cette demeure engloutie.* » Les phrases, belles et longues, s'enroulent à l'infini et nous font vivre dans un tourbillon de sentiments et de sensations intenses.

« Le Grand Satrape », nouvelle au ton drôle, mais inquiétant a pour sujet... les amas de sacs en plastique noirs qui infestent l'entrée des villes marocaines. « Taksiat » est, quant à lui, un texte cervantin, comme l'auteur d'*Aïlen ou la nuit du récit* les affectionne. « *Il se voyait déjà mettant la dernière main à une œuvre dont il ne savait pas encore quelle figure elle allait prendre, ni en quel sens elle allait, si ce n'est selon la pente d'un fort désir tenace et obscur.* » La nouvelle se termine, après une suite de péripéties dans le Casablanca d'aujourd'hui, par un dédoublement digne de « l'illustre bibliothécaire de Buenos-Aires. » « Le conteur » est un hommage double : aux conteurs populaires et au génial philosophe allemand Walter Benjamin.

Les autres textes, tout aussi beaux, sont des méditations poétiques sur l'Espagne, l'oralité, l'amitié, etc.

Tout au long de ce recueil, nous retrouvons l'exigence littéraire à laquelle nous a habitué Edmond Amran El Maleh, ses questions incessantes sur le rôle de l'écrivain, sur la langue de la littérature, sur la vie physique des mots telle qu'elle est conçue par les soufis et les mystiques juifs. « *Ce qu'il poursuivait avec assiduité, c'est la sensualité des mots, leur capacité inespérée de provoquer des déflagrations, des sensations de jouissance.* »

En attendant un plat de très haute teneur énergétique, à l'élaboration savante, complexe et recherchée, dont la digestion est assez longue, contentons-nous, pour user d'images culinaires chères à El Maleh, de ces petits gâteaux délicieux, non moins ouvragés, qu'il n'est pas conseillé de consommer avec modération.

— M. S. E.-Y.

---

COLLECTIF. *EL SILENCIO Y LA ESCUCHA* : JOSÉ ÁNGEL VALENTE. SOUS LA DIRECTION DE TERESA HERNANDEZ FERNANDEZ. EDICIONES CATEDRA, MINISTERIO DE CULTURA, 1995.

Du 4 au 8 juillet 1994, s'étaient déroulés à Almería les cours d'été de l'université Complutense, consacrés à l'œuvre de l'un des plus grands poètes contemporains de langue espagnole. *El silencio y la escucha* : José Ángel Valente rassemble les différentes interventions des critiques, des universitaires et surtout d'écrivains et poètes qui n'ont cessé de réfléchir sur la parole du poète et nous offrent avec ce volume une approche multiple et pénétrante de l'œuvre de ce poète à la voix unique. A noter la lecture soufie qu'en fait Juan Goytisolo dans « *Experiencia mística, experiencia poética* » ; celle s'appuyant plutôt sur le corpus mystique juif, par Edmond Amran El Maleh, « *El cuerpo viviente de la letra* » ; le texte d'un autre grand poète espagnol, Andrés Sánchez Robayna, « *La poesía de José Ángel Valente* », ou encore celui de son traducteur en français, Jacques Ancet : « *El ver y el no ver : apuntes para una poética* ».

Signalons pour finir le très beau texte de José Ángel Valente qui clôt ce volume : « *A propósito del vacío, la forma y la quietud* », suite d'aphorismes poétiques et de réflexions sur la poésie.

— M. S. E.-Y.